

# UN AMOUR PARISIEN

MONOLOGUE

PRIX : UN FRANC

Paul BONHOMME (1861-1919)

**1880**

Publié par Paul FIEVRE, septembre 2022

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Août 2022.  
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez  
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**UN AMOUR  
PARISIEN**  
MONOLOGUE

PRIX : UN FRANC

**PARIS, LIBRAIRIE THÉÂTRALE, L MICHAUD, Éditeur.14,  
Rue de Grammond, 14.**

**Pontoise. - Imp. de Ain. Paris.**

**1880.**

## À JEAN CRÉSY.

Au poète original, à l'auteur des Fauves et des Pyrénéennes.

Paris, 1er Juillet 1880.

Nous plaçons la présente édition sous la sauvergarde des Lois, et poursuivrons toutes celles qui ne seront point revêtues de notre chiffre.

## **PERSONNAGES.**

LE NARRATEUR.

# UN AMOUR PARISIEN

## I.

J'avais beaucoup aimé. l'avais été volage,  
Comme on l'est, quand on n'a que vingt ans; mais mon coeur  
M'avait dit qu'il fallait mettre un frein à sa rage,  
Qu'il fallait, pour avoir le fruit, garder la fleur,  
5 Et moi, je résolu d'écouter son langage.

Je devins amoureux : aimant d'un fol amour  
Une blonde, aux regards tout injectés de flamme ;  
Bien belle, en vérité. - Je l'avais vue un jour,  
Au théâtre ; en sortant, je suivis cette femme  
10 Épiant le moment de commencer ma cour...

Les fronces de satin dont se chargeait sa traîne,  
Autour d'elle exhalaien des parfums provocants ;  
J'en étais enivré, comme l'est la phalène  
Qui papillonne autour d'une fleur à piquants,  
15 Et qui voudrait humer le suc dont elle est pleine.

## II.

Le ciel morne voilait son grand manteau d'azur ;  
Sur le trottoir glissant tombaient de larges gouttes.  
- Cette femme, de mon côté, suivait le mur ;  
Et les filles erraient et se dispersaient toutes,  
20 S'abritant de leurs mains et cherchant un lieu sûr.

Je la regardais fuir. Elle allait par la rue,  
Étalant à mes yeux charmés son pied mignon,  
Haut cambré, séduisant, d'où sa tige charnue  
S'élançait insolente au travers d'un jupon,  
25 Qu'elle tenait avec une grâce ingénue.

Cette stance peut être supprimée à l'audition.

Je me sentais bondir comme un fauve en chaleur ;  
Je rugissais avec une rage lascive ;  
Et ce rut, qui montait plein de force et d'aigreur,  
Sur mes lèvres en feu, desséchant ma salive,  
30 Éveillait mes désirs cyniques de viveur.

## III.

Le hasard me servit : l'ondée étant trop forte,  
Elle entra sous un porche ouvert, - pour s'abriter, -  
Et je me réjouis, pensant que de la sorte  
Sans qu'on me remarquât je pourrais l'arrêter,  
35 Et d'un bond je gagnai le seuil de cette porte.

Et là je l'admirai. - Sur son front lisse et pur  
De petits cheveux blonds couraient en mèches folles,  
Pareils à des vapeurs rayant un ciel d'azur. -  
- Fiévreux, je tressillais, sans force, sans paroles ;  
40 Avide comme on l'est en voyant un fruit mûr.

Mon regard indiscret plongeait dans son corsage  
Que bossuaient deux seins de la blancheur du lait ;  
Je sentais des vapeurs m'empourprer le visage ;  
Plein d'amour et de feu, mon oeil la contemplait,  
45 Et s'enflammait devant cette attrayante image.

De cette chair rosée émanait une odeur  
Étrange, qui troublait en charmant ; mais la belle  
S'aperçut du désir qui me mordait au coeur,  
Et sur sa blanche peau jetant une dentelle  
50 M'effleura le visage avec un air railleur.

Si pourtant l'on m'eût dit de succomber sur l'heure,  
Si, pour l'avoir aimée un moment, j'avais dû  
Mourir à cet honneur que la volupté leurre,





- « Puisque tu le voulais, que restais-tu muette ? »  
Lui dis-je. - Mais soudain mon regard l'attendrit ;  
- « Si tu savais comment pour moi la vie est faite,  
100           Dit-elle, et me corrompt le coeur et me l'aigrit !

Si tu savais combien sous l'or et l'améthyste  
Reste pour moi de fiel amer et de douleur ;  
Combien, en souriant des lèvres, je suis triste,  
En mon âme, où je sens ramper un ver rongeur ;  
105           Peut-être saurais-tu pourquoi je te résiste !

Pendant longtemps aussi je les connus, ces feux ;  
Tu crois peut-être en moi trouver une amoureuse ;  
Mais ce tison brûlant qui fascine tes yeux  
Me dessèche le coeur et me rend malheureuse ;  
110           Avant de te donner à moi, connais-moi mieux.

Actrice vile, ayant l'alcôve pour théâtre,  
Je me vends au public qui m'achète l'amour ;  
Âme de pierre, coeur de bronze, corps d'albâtre,  
Je les enivre tous et chacun à son tour ;  
115           Sans en aimer un seul, contrainte, je folâtre.

À des calices saints porte ta bouche d'or ;  
La coupe que je tends à tes lèvres avides,  
C'est du poison ; l'Amour la fuit dans son essor ;  
Pour y avoir trop bu, les miennes sont livides ;  
120           N'y trempe pas la tienne, elle est trop pure encor !... »

- Sa taille dans ma main ployait avec souplesse ;  
Nous étions enlacés l'un à l'autre ; ses yeux  
Se miraient dans mes yeux pleins d'amour et d'ivresse,  
Sous cette obscurité qu'ils rayaient de leurs feux ;  
125           Et ma lèvre effleurait les cheveux de sa tresse.

## V.

L'amour est doux, le soir, à l'ombre d'un tilleul,  
Quand la mélancolie, avec son grand suaire,  
Nous enveloppe ; - ainsi qu'un mort de son linceul ;  
Car la route ici est triste et solitaire,  
130           Et le voyage est long alors qu'on le fait seul.

Mais s'aimer quand on est deux dans une berline,  
Qu'on savoure en secret la douceur d'un baiser,  
Qu'on a devant les yeux une face divine  
Et le sein d'une blonde où l'on puisse poser  
135           Sa bouche qui frémit et son front qui s'incline...

Quand, entre deux cahots, l'on se sent ballotté,  
Effleurant les contours d'une chair qui pantèle,  
L'amour devient désir ; c'est une volupté ;  
C'est un plaisir des sens goûté près de la belle  
140           Qu'on voudrait posséder pour une éternité...

## VI.

| À l'audition : aimable fille.

« Qui que tu sois, lui dis-je alors, pucelle ou fille,  
Je t'aime avec tes yeux d'azur, ton front charmant ;  
Je t'aime avec ta gorge à l'air, et la mantille  
Dont tu l'enveloppais au théâtre, au moment  
145 Où je cherchais les feux de ton regard qui brille.

Tiens, mignonne, je suis à toi ; voilà ma main.  
Mets la tienne dedans ; reçois cette caresse ;  
Sois à moi seulement cette nuit ; et, demain,  
Tu pourras insulter au désir qui m'opresse  
150 Si la fatalité te met sur mon chemin. »

- La belle ne disait mot ; elle laissait faire  
Ma main qui chatouillait l'ampleur de son corset.  
Son coeur ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire ;  
Mon haleine effleurait sa lèvre et la berçait...  
155 Mais mon coeur se heurtait contre une âme de pierre.

- « Ton amour doit viser d'autres filles que moi,  
Dit-elle amèrement.- Je ne suis qu'une cloche  
Où manque le battant qui frappe l'air ; mais toi  
Dont la lèvre frémit quand la mienne l'approche  
160 Choisis un coeur qui puisse au moins garder ta foi. »

- Je ne l'écoutais pas. - « Si ton coeur est de glace  
Le mien brûle à côté, sa chaleur suffira.  
Je te conduis chez moi, viens, j'ai marqué ta place,  
À nos yeux alanguis le même éclair luira ;  
165 L'amour est un bourreau qui jamais ne fait grâce.

Auprès de toi, je sens mon désir s'allumer,  
Si tu n'as pas d'amour, du moins ta bouche est rose ;  
Tes yeux voluptueux sont faits pour m'enflammer,  
Et je tressaillerai quand ta lèvre mi-close  
170 Viendra me murmurer qu'elle voudrait m'aimer !... »

Et la belle, cédant enfin à ma prière,  
S'était livrée à moi qui voulais l'entraîner ;  
Et lorsque à l'Angélu, l'église solitaire  
Tinta ses premiers coups, que j'entendis sonner,  
175 L'honneur jetait sur nous son voile mortuaire...

Je ne me souviens pas d'avoir jamais aimé  
Une femme avec plus de fougue et de délire.  
- Au réveil, dans ce coeur que je croyais fermé,  
Je pus voir, au travers d'un languissant sourire,  
180 La Volupté repue et le désir calmé.

S'il en est, dans le cours d'une longue carrière,  
Dont l'honneur sain et sauf n'ait jamais succombé,  
Qui puissent sans rougir regarder en arrière,

185 Et n'aient pas à se dire : « Ici je suis tombé, »  
Qu'ils me blâment ceux-là ; qu'ils me lancent la pierre !

## VII.

Mais quand pour le départ je la vis se parer,  
Je sentis comme un fer qui me déchirait l'âme.  
Blessé dans mon amour, j'aurais voulu pleurer ;  
190 Et, coupable, j'aurais été peut-être infâme,  
Si le crime avait dû ne pas nous séparer !...

Alors j'allai chercher près de ma cheminée,  
Dans ma coupe, un bouton de rose - un souvenir ;  
Et puisque par amour elle s'était donnée,  
Je la priai, du moins, de me laisser venir  
195 Chez elle, jusqu'à tant que la fleur fût fanée.

## VIII.

Le lendemain, ainsi qu'un paria rêveur,  
J'errai. -  
Quand vint le soir, pliant sous ma tristesse  
Je fus la voir avec de fous désirs au coeur.  
- Elle dormait... Je pris la main de ma maîtresse ;  
200 Mais elle était glacée et je frémis d'horreur !...  
Je demeurai longtemps comme un fou, sans haleine,  
Halluciné devant ce tableau ; mais soudain,  
Je vis, sous un bouton de rose en porcelaine,  
Ces lignes que je crus écrites de sa main,  
205 Et que mes yeux en sang distinguèrent à peine :  
- « J'ai perdu mon honneur ; j'ai trahi mon serment ;  
Faible comme un roseau qui sous le vent s'incline,  
Je n'ai pu demeurer fidèle à mon amant.  
J'ai voulu, pour lutter, voiler mon origine ;  
210 Je meurs à deux amours ; le Ciel me soit clément ! »

**FIN**

PARIS, LIBRAIRIE THÉÂTRALE, L MICHAUD, Éditeur.14, Rue  
de Grammond, 14.

Pontoise. - Imp. de Ain. Paris.

## PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].